

POÈME M.D. DÉDIÉ À THÉOPHILE GAUTIER

C'est la courtisane Marie Duplessis qui a inspiré le personnage de Marguerite Gautier. Marie Duplessis a vécu de 1824 à 1847. Alexandre Dumas fils a rencontré Marie Duplessis en 1844. Elle a été sa maîtresse jusqu'en 1845. Lorsqu'elle meurt, le 3 février 1847, après trois jours d'agonie, il est à Marseille. Il compose un poème à sa mémoire, qui sera publié la même année dans un recueil de poèmes : *Péchés de jeunesse*.

Nous nous étions brouillés ; et pourquoi ?
je l'ignore ;
Pour rien ! pour le soupçon d'un amour inconnu ;
Et moi, qui vous ai fuie, aujourd'hui je déplore
De vous avoir quittée et d'être revenu.

Je vous avais écrit que je viendrais, madame,
Pour chercher mon pardon, vous voir, à mon
retour ;
Car je croyais devoir, et du fond de mon âme,
Ma première visite à ce dernier amour.

Et quand mon âme accourt, depuis longtemps
absente,
Votre fenêtre est close et votre seuil fermé ;
Et voilà qu'on me dit qu'une tombe récente
Couvre à jamais le front que j'avais tant aimé.

On me dit froidement qu'après une agonie
Qui dura quatre mois, le mal fut le plus fort,
Et la fatalité jette avec ironie,
A mon espoir trop prompt, le mot de votre mort !

J'ai revu, me courbant sous mes lourdes
pensées,
L'escalier bien connu, le seuil foulé souvent,
Et les murs qui, témoins des choses effacées,
Pour lui parler du mort, arrêtent le vivant !

Je montai ; je rouvris, en pleurant, cette porte
Que nous avions ouverte en riant tous les deux,
Et dans mes souvenirs j'évoquai, chère morte,
Le fantôme voilé de tous nos jours heureux.

Je m'assis à la table où, l'un auprès de l'autre,
Nous revenions souper aux beaux soirs du
printemps,
Et de l'amour joyeux, qui fut jadis le nôtre,
J'entendais chaque objet parler en même
temps !

Je vis le piano dont mon oreille avide
Vous écouta souvent éveiller le concert ;
Votre mort a laissé l'instrument froid et vide,
Comme, en partant, l'été laisse l'arbre désert !

J'entrai dans le boudoir, cette oasis divine,
Égayant vos regards de ses mille couleurs ;
Je revis vos tableaux, vos grands vases de
Chine,
Où se mouraient encor quelques bouquets
de fleurs !

J'ai trouvé votre chambre, à la fois douce
et sombre,
Et là, le souvenir veillai fort et sacré ;
Un rayon éclairait le lit donnant dans l'ombre,
Mais vous ne dormiez plus dans le lit éclairé !

Je m'assis à côté de la couche déserte,
Triste à voir comme un nid, l'hiver, au fond des
bois,
Et je rivais mes yeux à cette porte ouverte,
Que vous avez franchie une dernière fois !

La chambre s'emplissait de l'haleine odorante
Des souvenirs joyeux, et pâle, j'entendais
Le murmure alterné de l'horloge ignorante
Qui sonnait autrefois l'heure que j'attendais !

Je rouvris les rideaux qui, faits de satin rose,
Et voilant, au matin, le soleil à demi,
Permettaient seulement ce rayon qui dépose
La joie et le réveil sur le front endormi.

Or, c'est là qu'autrefois, ma chère ombre
envolée,
Nous restions tous les deux lorsque venait
minuit,
Et, depuis ce moment jusqu'à l'aube éveillée,
Nous écoutions passer les heures de la nuit.

Alors vous regardiez, éclairée à sa flamme,
Le feu, comme un serpent, dans le foyer courir.
Car le sommeil fuyait de vos yeux, et votre âme
Souffrait déjà du mal qui vous a fait mourir.

Vous souvient-il encor, dans le monde où vous
êtes,
Des choses de ce monde, et sur les froids
tombeaux
Entendez-vous passer ce cortège de fêtes
Où vous vous épuisiez pour trouver le repos ?

Vous souvient-il des nuits où, brûlante,
amoureuse,
Tordant sous le baiser votre corps éperdu,
Vous trouviez, consumée à cette ardeur
fiévreuse,
Dans vos sens fatigués le sommeil attendu ?

Ainsi qu'un ver rongeur une fleur qui se fane,
L'incessante insomnie étioyait vos jours,
Et c'est ce qui faisait de vous la courtisane –
Prompte à tous les plaisirs, prête à tous
les amours !

Maintenant vous avez, parmi les fleurs, Marie,
Sans crainte du réveil le repos désiré ;
Le Seigneur a soufflé sur votre âme flétrie,
Et payé d'un seul coup le sommeil arriéré.

Pauvre fille ! On m'a dit qu'à votre heure dernière
Un seul homme était là pour vous fermer
les yeux ;
Et que, sur le chemin qui mène au cimetière,
Vos amis d'autrefois étaient réduits à deux !

Eh bien, soyez bénis, vous deux qui, tête nue,
Méprisant les conseils de ce monde insolent,
Avez, jusques au bout, de la femme connue,
En vous donnant la main, mené le convoi blanc !

Vous qui l'aviez aimée et qui l'avez suivie !
Qui n'êtes pas de ceux qui, duc, marquis ou
lord,
Se faisant un orgueil d'entretenir sa vie,
N'ont pas compris l'honneur d'accompagner
sa mort !

– Alexandre Dumas fils,
février 1847